

NOTES DE LECTURE

Jean-Claude DAUMAS, Ivan KHARABA et Philippe MIOCHE, dir. (2017) *La désindustrialisation : une fatalité ?* Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, collection « Les Cahiers de la MSHE Ledoux », in-14, 266 pages, 20 euros.

Voici un nouvel opus de la collection dont nous avons déjà rendu compte dans le précédent numéro de cette revue. Cette fois-ci le livre paraît dans la série « Dynamiques territoriales », dirigée par Philippe Barral, sous le numéro 11. La couverture présente le même graphisme blanc, jaune et vert. Une photographie montrant l'intérieur sinistré d'une usine désaffectée illustre la première de couverture, tandis qu'un résumé et une courte présentation des directeurs de l'ouvrage ornent la quatrième. Ce livre est issu d'un colloque tenu au Creusot du 11 au 13 juin 2014, les auteurs ayant révisé leurs textes sous la houlette des coordonnateurs. Seuls trois papiers n'ont pas été repris dans ce volume : le texte de Françoise Berger « Comment l'industrie allemande résiste-t-elle à la mondialisation » ; celui de Catherine Mercier-Suissa « Délocalisations, relocalisations et attractivité du territoire » ; et celui de Noémie Dominguez « Délocalisations, relocations et attractivité du territoire : le cas Rossignol et le cas VéloSolex ». Ces textes sont certainement disponibles sur demande auprès des auteurs sur internet.

Le court résumé nous dit que la désindustrialisation est un phénomène *de long terme*, symétrique de l'industrialisation qui le précède et peut-être annonciateur de l'état stationnaire que redoutaient tant les économistes classiques du début du XIX^e siècle. Ou alors une certaine réindustrialisation enrayera-t-elle ce phénomène redoutable de tendance longue des économies avancées ? Le livre opte pour une approche comparatiste et pour une œuvre collective. Une équipe pluridisciplinaire de 14 chercheurs a donc été mise en place sous la direction de trois coordonnateurs. Jean-Claude Daumas est bien connu de nos lecteurs pour ses travaux en histoire des entreprises et en analyse du patronat français. Il travaille actuellement sur les révolutions du commerce et à une histoire de la consommation en France. Ivan Kharaba est un historien de l'industrie qui étudie la sidérurgie française ou mondiale. Philippe Mioche est lui aussi un analyste de la sidérurgie et de la construction européenne. L'introduction est signée par Michel Hau, historien de la spécialisation industrielle régionale. La conclusion est de Philippe Mioche, en guise de clôture du colloque.

Les dix autres co-auteurs sont une doctorante (Cécile Combal), des maîtres de conférences (Pierre Judet, Pascal Raggi) ou des professeurs des universités (Anne Dalmasso, Xavier Daumalin, Pascale Froment, Luciano Segreto, Tim Strangleman, Xavier Vigna et Laurent Warlouzet). La parité n'est pas respectée, mais il y a quand même trois femmes pour onze hommes. Les français sont majoritaires avec douze signataires pour deux collègues étrangers (Luciano Segreto, italien ; Tim Strangleman, anglais). Les historiens sont majoritaires avec douze présences contre un sociologue (Strangleman) et un géographe (Froment). Pas d'économiste pur ni de gestionnaire dissident qui auraient pourtant à dire sur le *fonds de commerce national* que sont les grandes entreprises industrielles. Étonnamment les trois textes écartés de la publication sont signés par des gestionnaires : hasard ou fatalité ?

Le titre est très court et il comporte un point d'interrogation. Cela nous rappelle le livre *Qu'est-ce le tiers-état ?* de l'abbé Sieyès en 1789. Cela est habile en matière de marketing éditorial mais un peu court pour les acheteurs potentiels : de quelle fatalité s'agit-il ? Du destin inexorable de la dispari-

tion de la civilisation capitaliste (option marxiste) ou du *fatum* plus fluctuant d'une destruction par la dégradation écologique (option Nicolas Hulot) ? Quand Sieyès avait vendu 30 000 exemplaires en quatre semaines, il est à regretter que ce livre sous revue ne connaisse une diffusion plus réduite. Mais les bons livres se vendent sur le long terme et celui-ci est bon.

Il est aussi fort documenté puisque les bibliographies en fin de chapitres comportent au total 395 références. Pour un volume de 258 pages cela fait 1,5 référence par page ce qui est raisonnable pour un livre de réflexion actuelle et prospective sur un phénomène étudiable par les historiens des deux derniers siècles. En moyenne chaque chapitre comprend donc 28 références pour une taille approximative de 17,4 pages par chapitre (en incluant l'introduction et la conclusion). Bel exemple d'équilibre entre méticulosité historiographique et souci de synthèse. Les notes de bas de pages sont au nombre de 205 (moyenne : 14,6). Un seul chapitre en est dénué : celui de l'auteur anglais, conséquence d'une tradition anglo-saxonne de tout mettre dans le texte avec appel de référence entre parenthèses. Les français, influencé par la tradition romaine de la précision des sources, aiment les notes de bas de pages. Habitude ici, exception là-bas ?

Un point fort du livre est d'étudier des secteurs précis en phase de désindustrialisation ou déjà totalement détruits. Nous avons bien aimé le chapitre sur l'industrie des corps gras dans la région de Marseille dans le troisième tiers du vingtième siècle : toutes les firmes du secteur ont fini par fusionner avec l'entreprise Lesieur qui était au départ un tout petit compétiteur pendant la seconde guerre mondiale ! Le secteur de la mode n'est pas épargné, même dans son pays de co-cagne, c'est-à-dire l'Italie (chapitre de Pascale Froment). Plus attendu est le cas du secteur métallurgique, bien éclaté sur les pentes alpines (chapitre de Pierre Judet). L'ombre de Joseph Schumpeter plane sur plusieurs chapitres, mais le seul endroit où la démographie des entreprises dont il prônait l'étude (in *Business Cycles*, 1939) se trouve dans le chapitre d'Anne Dalmasso sur la relation entre territoires et désindustrialisation. Or le modèle complet de Schumpeter est basé sur quatre concepts et non sur deux comme le croient ceux qui l'ont lu incomplètement :

- La création *destructrice* quand une firme nouvelle remplace une firme disparue ;
- La création *créatrice* quand une entreprise nouvelle entraîne une autre création ;
- La destruction *créatrice* quand une faillite fait essaimer plusieurs autres firmes ;
- La destruction *destructrice* quand une faillite entraîne une autre faillite en chaîne¹.

Il aurait été intéressant d'associer un historien-démographe pour pouvoir élaborer un modèle mathématique sur ces quatre processus de démographie des entreprises. Mais la formalisation en ce domaine n'est pas facile car il faut pouvoir disposer de séries statistiques et de données gestionnaires de long terme, ce qui est difficile sans un budget très important de recherche. L'ample vue d'ensemble dirigée par Jacques Marseille en l'an 2000 aurait pu servir de base de travail². Mais qui trop embrasse mal étreint et qui trop s'embrasse mal s'éteint !

¹ Voir notre article "Le risque chez Courcelle-Seneuil: une approche éclectique et libérale au milieu du XIX^e siècle", *Vie et Sciences de l'Entreprise*, 2012, n° 191-192, p. 118-131.

² L. N. Rosenband (2002) « Entrepreneurs and the Creation of Enterprises from the Industrial Revolution to the Present », *Business History Review*, vol. 76, n° 2, p. 419-421 (note de lecture sur l'ouvrage paru en français).

Un autre point fort de l'ouvrage réside dans les illustrations. Si certains chapitres en sont dépourvus (les numéros 1, 2, 3, 6, 7, 8) les autres en sont généreusement pourvus. Que ce soient les tableaux, les figures ou les photographies, tout est bien présenté et fort lisible. Un seul petit couac : la légende de la figure 2 de la page 219 (chapitre de Pascale Froment) est en langue italienne ! L'apport de la couleur donne un ton dynamique à ma mise en page bien soignée de Marie Gillet. Le calage final est l'œuvre de l'imprimerie Messages à Toulouse. Bon travail collectif à nouveau.

Quelques points faibles nous ont un peu gênés. D'abord quelques fautes résiduelles (« Royame-Uni » dans la table des matières ; Lessourne pour Lesourne dans le texte n° 1). Ensuite l'absence d'index des noms ou des thèmes, défaut récurrent de l'édition française qui ne veut pas imiter les pédagogues éditeurs anglo-saxons. De même la liste des illustrations graphiques aurait pu aider les jeunes lecteurs à se repérer dans un texte aussi riche. Mais encore eût-il fallu numéroter en continu ces éléments-là...

Ce livre intéressera au premier chef les économistes proches du pouvoir en place car il explique la tendance longue qui mine la compétitivité de l'économie française. Il concernera aussi les députés de l'opposition parlementaire car la France n'est pas encore la Turquie et peut avoir un débat contradictoire sur les causes et les conséquences de la désindustrialisation. Il fascinera aussi les historiens du temps présent qui font œuvre de pionnier en étudiant des archives très récentes. Les étudiants, doctorants et autres intellectuels seront aussi incités à lire cet ouvrage très documenté. Lecture donc vivement recommandée à nos lecteurs, présents et à venir.

LM

UP 13, CEPN & IHPM

Seize auteurs sous la coordination de Pierre LABARDIN et d'Anne PEZET, <i>Histoire du Management</i> , Nathan, collection Sup, 2014 (retirage 2017), 466 pages, 39,90 euros.
--

Un phénomène de mode a saisi les Facultés depuis quelques temps : il faut enseigner l'histoire du Management. Plus d'un siècle après la mort de Frederick Taylor – le 21 mars 1915 –, il était temps ! Alors que le centenaire du Marketing est passé totalement inaperçu en 2007, celui du Management donne déjà de multiples fruits³. Car les arbres vénérables préfèrent croître à leur rythme pour produire enfin ; les racines poussent vers le sol, mais les fruits aspirent au ciel. Cette mode prend plusieurs formes. Institutionnelle d'abord avec de nouvelles associations (AHMO de Yannick Lemarchand, IHPM de Luc Marco) ou un renforcement de la division « Management History » de l'*Academy of Management* américaine : 400 spécialistes dirigés par une chercheuse trentenaire. Pédagogique ensuite, la mode envahit les amphithéâtres de première année dans une vingtaine de facultés publiques ou d'écoles supérieures privées. Ne manque plus qu'un doctorat spécialisé en la matière. Livresque enfin cet engouement saisit les éditeurs. Economica a sa collection d'histoire des entreprises, l'Harmattan sa série Les classiques de la Gestion, et Gualino a pris le train à son départ en 2011. Les grosses maisons ont plus d'inertie, mais s'y mettent aujourd'hui. Constatant l'émergence d'un marché qui se substitue peu à peu à celui des cours d'histoire de la pensée économique ou d'histoire des faits, la vénérable machine à éditer veut elle aussi surfer sur la vague et récupérer les embruns qu'auront laissé échapper d'autres paquebots de l'édition.

³ Voir le numéro spécial de la revue *Social Management* consacré au centenaire du décès de Taylor (janvier 2016).